

« Cette apparence qu'il faut crever... »

*Vengeance ?*, de Robert Antelme Postface de Jean-Luc Nancy, Hermann, « Le Bel Aujourd'hui », 46 p.

Ginette Michaud

Numéro 236, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2011). Compte rendu de [« Cette apparence qu'il faut crever... » / *Vengeance ?*, de Robert Antelme Postface de Jean-Luc Nancy, Hermann, « Le Bel Aujourd'hui », 46 p.] *Spirale*, (236), 61–62.

# « cette apparence qu'il faut crever... »

PAR GINETTE MICHAUD

## VENGEANCE ? de Robert Antelme

Postface de Jean-Luc Nancy, Hermann, « Le Bel Aujourd'hui », 46 p.

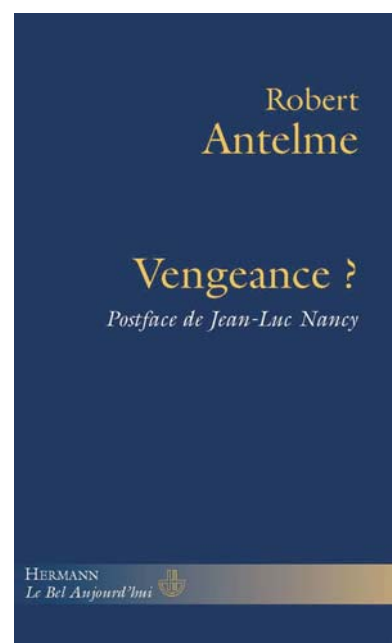
Dans ce bref texte écrit en novembre 1945, tout juste après le retour des camps où il fut déporté (prison de Fresnes, Buchenwald, Gandersheim, Dachau), Robert Antelme prend fortement position contre toute idée de vengeance : « *Le prisonnier est un être sacré parce que c'est un être livré et qu'il a perdu toutes ses chances.* » Devant les prisonniers allemands maltraités en France, il récuse d'abord la vengeance au nom du droit qui, seul, doit sanctionner les crimes : « *Le châtimement — la mort mise à part — c'est la privation de liberté. Le reste appartient aux barbares.* »

Confronté à ces actes de rétorsion, pour quoi ressent-il la nécessité de les condamner de manière aussi absolue ? D'abord par « *le besoin de défendre les mêmes valeurs menacées* », avant comme après la guerre, ces valeurs « *dont le respect de l'homme est l'enjeu* ». Ensuite, et plus profondément encore, en raison de l'expérience même de la captivité qu'il a subie. « *Nous ne voulons plus que l'on "joue" avec les hommes. Tout ce qui peut ressembler, même de loin à ce que nous avons vu là-bas, nous décompose littéralement.* » Ces mots portent : il y va pour lui de la désarticulation de la vie même. « *Loin de nous venger* (et il a en tête à chaque mot, à chaque ligne, ses camarades déportés), *celui qui abat ou frappe un prisonnier allemand, nous insulte en nous associant à lui dans sa conscience* ». Penser en termes de vengeance, c'est réduire l'expérience des camps à une « *bonne correction* » qui pourrait être rendue « *à ceux qu'on a sous la main* », selon la loi du talion (qui, rappelle Jean-Luc Nancy dans sa postface, avec son « *œil pour œil* », « *est déjà proprement du droit car elle vise à restreindre, par une mesure d'équivalence, la vengeance qui d'elle-même est sans mesure* »). Or l'atteinte, le tort qui ont été infligés en captivité affectent l'être entier. Plus grave

encore, donc, recourir à la violence, « *[c]est ne rien comprendre à ce qui a été vécu là-bas* ». Et les conséquences de ce recours, comme un retour à l'ordre des choses, à une « *normalité* » de la guerre somme toute, entraînent une banalisation insupportable. Si nous ne parvenons pas à « *une véritable prise de conscience de la condition captive* », souligne Antelme, « *c'est que non seulement la guerre et la captivité n'auraient servi de rien, mais que peut-être ni l'une ni l'autre n'auraient été totalement vécues* ».

La vengeance est donc « *cette apparence qu'il faut crever* ». Ce mot, « *crever* », résonne de manière particulièrement forte, tout comme cette affirmation sobre, sans illusion ni alibi, seule capable de rompre le cycle de la haine et de la vengeance : « *Seul le monde dans sa vie peut venger chaque jour ceux qui sont morts, parce que ces morts ne sont pas ordinaires ; seule une victoire des idées et des comportements pour lesquels ils sont morts, peut avoir le sens d'une vengeance ; cette mort ne se mesure pas à la nouvelle mort d'un homme, c'est l'avènement, le développement d'une société et d'un certain monde intérieur qui peuvent y répondre.* » Il faut méditer infiniment le sens de ces mots : « *Seul le monde dans sa vie* », seul l'avènement « *d'un certain monde intérieur* »...

Ce témoignage d'un homme qui dépasse la haine sans la dénier, refusant qu'on l'y enferme comme dans une prison psychique perpétuant l'autre, fut publié en 1946 dans *Les Vivants*, deuxième cahier des prisonniers et déportés ; repris en 1994 par la revue *Lignes*, puis en 1996 dans le livre d'Antelme, *Textes inédits. Sur l'espèce humaine. Essais et témoignages* (Paris, Gallimard), il parut de nouveau en 2005 aux éditions Farrago, augmenté de la



« *Réponse à Charles Eubé* », lecteur des *Cahiers*, dont Robert Antelme réfute le schéma de l'Allemagne éternelle (« *M. Eubé veut [...] condamner "l'Allemand" en soi* ») et l'association pernicieuse de l'Allemagne et du Mal (argument qui fut encore exacerbé par George Bush dans une autre guerre, avec son « *axe du Mal* ») : « *Penser ainsi, c'est inconsciemment ou par calcul, s'endormir sur un problème sur lequel il faut au contraire ne pas cesser de veiller.* » La réédition de *Vengeance ?*, cinquante-cinq ans plus tard, souligne la portée toujours aussi actuelle de la réflexion d'Antelme qui commençait, en 1946, d'écrire *L'espèce humaine*.

Car ce qui est remarquable dans l'argumentation de *Vengeance ?*, ce n'est pas seulement qu'Antelme parle — et qu'il sait de quoi il parle : les mots les plus « *simples* » ont ici tout leur poids, leur gravité — au nom « *des notions simples de justice, de liberté, de respect de l'homme* », mais aussi, comme le souligne Nancy, le fait que cette argumentation batte en brèche l'idée de vengeance en appelant à la seule exigence du droit, sans même

avoir recours à la notion de pardon (ce qu'il a vu dans les camps, dit Antelme, « n'est pas traduisible par le langage. Haine et pardon n'y répondent pas davantage »). Dénuée de « militantisme » ou de « bonne foi », la pensée d'Antelme est difficile, exigeante, car ces notions ne sont « simples » qu'en apparence (une autre « apparence » qu'il faut crever ?); elles demandent « qu'on sorte de la croyance dans les puissances de bien et de mal – c'est-à-dire de la croyance en général », comme le dit Nancy.

Ce qui engage l'essentiel, et déjà en son fonds toute une déconstruction de l'ontothéologique, voire du « christianisme » (de manière significative, Antelme évoque brièvement au passage la Passion du Christ, en des termes qui disent clairement qu'aucun secours ni salut n'est venu de là : « Je me souviens du vendredi saint de 1945 [...]. Je dois dire que la Passion du Christ ne nous proposait rien de plus que ce que nous vivions. Il assumait sa responsabilité; nous non plus sans doute, nous

n'avions jamais cessé de revendiquer la nôtre »). Abandonner la croyance dans le Bien et le Mal, c'est désormais passer d'un « idéal » à un « indéfini », c'est savoir que ce qu'on appelle « l'homme » n'est pas un universel intangible, qu'il n'est « rien de donné, rien de déterminé » — et que s'ouvre précisément là notre responsabilité à l'endroit de tout « esprit de croisade », dont ne sont pas exemptes, tant s'en faut, « nos » propres valeurs de démocratie, de droit et d'humanisme. ⊥



# L'œil de l'histoire

PAR JI-YOON HAN

QUAND LES IMAGES PRENNENT POSITION.  
L'ŒIL DE L'HISTOIRE 1 de Georges Didi-Huberman  
Minuit, « Paradoxe », 268 p.

REMONTAGES DU TEMPS SUBI.  
L'ŒIL DE L'HISTOIRE 2 de Georges Didi-Huberman  
Minuit, « Paradoxe », 249 p.

À la différence des penseurs (tels que Jacques Rancière ou Giorgio Agamben) qui ont voulu redonner une valeur politique à tout le champ esthétique, après l'échec des avant-gardes du xx<sup>e</sup> siècle à *changer la vie*, Georges Didi-Huberman est à la recherche d'images, à la fois singulières et exemplaires, capables de nous ouvrir les yeux à l'histoire comme à notre présent — images qu'il a récemment nommées *lucioles*. Dans notre monde aveuglé par les flux continuels d'images, demande-t-il, comment construire une politique de l'imagination ?

Mais d'abord, quelles sont ces images-lucioles ? Quatre photographies du camp d'Auschwitz prises par des condamnés pour témoigner de l'extermination. Vingt et une minutes de film, tournées par le soldat américain Samuel Fuller, qui montrent l'ouverture du camp de Falkenau en 1945. Essais filmiques de Harun Farocki depuis quarante ans : autant de montages d'images issues des archives militaires, carcérales et indus-

trielles. *Journal de travail* et *ABC de la guerre* de Bertold Brecht en exil aux États-Unis : *machines de guerre* contre le scandale de l'histoire, par la mise en rapport de coupures de presse, de poèmes et d'images d'actualité.

Le philosophe et historien de l'art parcourait naguère l'histoire des images pour faire apparaître le passé archaïque qui travaille encore dans la modernité : depuis les empreintes de mains sur les parois des cavernes préhistoriques jusqu'aux moulages de Marcel Duchamp, du rayonnement de la *Pala d'Oro*, à Saint-Marc de Venise, aux monochromes lumineux de James Turrell, et à rebours, des *drippings* de Jackson Pollock à un pan de fresque du Fra Angelico.

Or depuis bientôt dix ans, la problématique de la « survivance » des formes à travers l'histoire s'est doublée d'un souci politique de « survie » de la mémoire. Didi-Huberman s'intéresse ainsi presque exclusivement à des images qui témoignent du désastre de l'Europe dans les années 1930 et 1940.



L'élément déclencheur en aura été cette « querelle des images » qui l'a si violemment opposé aux défenseurs d'une mémoire du génocide juif enclose dans l'impensable et l'inimaginable. Didi-Huberman avait alors commis, aux yeux notamment de Claude Lanzmann et de Gérard Wajzman, le crime d'écrire qu'il *existait des images* — quatre ! — sorties d'Auschwitz et qu'il fallait s'employer à les *penser*, c'est-à-dire à construire grâce à elles une connaissance de la Shoah par l'imagination.

\* \* \*